

La Reine de Beauté

Al-Risala, 1er mars 1933

Il est un sourire qui hésite longuement avant de se former sur certaines lèvres et d'illuminer certains visages; ou plutôt, disons qu'il est des lèvres et des visages qui hésitent longuement avant de consentir à laisser certains sourires s'y former et les illuminer; ou disons encore qu'il est des âmes qui hésitent longuement avant de laisser leurs lèvres et leurs visages porter le signe extérieur de ce qu'exprime le sourire, en certaines circonstances. Je me suis pris à songer à ce sourire hésitant, et à ces lèvres, ces visages et ces âmes qui hésitent entre le contentement et le déplaisir, et entre ce qui les trahit et les signale—le sourire et la moue—lorsque je lus, dans les journaux, les nouvelles de la Reine de Beauté et de sa visite heureuse et réussie, dont elle honorait l'Égypte.

J'ai songé à ce sourire hésitant parce que je le sentais hésiter sur mes propres lèvres: je les vis tenter de se détendre, puis se reprendre, puis s'entrouvrir et se détendre en un sourire, jusqu'à ce que ce sourire, qui avait été hésitant, s'y établisse enfin—mais s'y établisse en rictus, et, s'il n'était pas franchement amer, du moins dépourvu de toute douceur de contentement. Car je ne sais si l'humanité a bien fait en s'ouvrant à elle-même cette porte charmante et absurde, par laquelle entre tant de charme, et par laquelle entre aussi tant d'absurdité. Et qui sait—peut-être le charme et l'absurdité sont-ils deux amis qui ne se séparent jamais, deux alliés qui ne se querelleront jamais, jusqu'à ce que la terre elle-même, et tout ce qui l'habite et la couvre, se transforme. Et cette porte charmante et absurde, qui suscite à la fois contentement et déplaisir, qui irrite et amuse tout ensemble, c'est la porte du concours pour la conquête du sceptre de la beauté!

Cette idée vint à un écrivain français—non pas un homme adonné au sérieux profond, ni non plus épuisé par la frivolité, mais un écrivain léger et charmant, qui se contente aisément et contente les gens sans peine, et dont la marchandise se vend chez eux sans difficulté. Il est fort probable qu'il se moque des gens et de lui-même tout à la fois; et il est fort probable, aussi, qu'il plaise aux gens et les charme précisément parce qu'il se moque d'eux—il les raille, et leur fait croire qu'il est on ne peut plus sérieux lorsqu'il leur sert ses petites chroniques, alors qu'en réalité il ne fait rien de plus que plaisanter, avec le plus de finesse et le plus de grâce possible. Et peut-être fait-il tout cela—plaisantant sérieusement et

étant sérieux en plaisantant—parce qu’il est journaliste; ou dirait-on plutôt qu’il est devenu un journaliste populaire au lectorat florissant précisément parce qu’il fait tout cela. Je présente mes excuses aux journalistes, mais je crois que Sa Majesté la Presse a bâti son trône puissant sur ces piliers solides et fermes que constitue la gestion du public. Et les foules, à l’ombre de la démocratie, se gouvernent au mieux et le plus efficacement lorsque vous revêtez, pour elles, l’habit du sérieux tout en plaisantant, et que vous endossez, pour elles, le manteau de la plaisanterie tout en étant sérieux, et que vous leur montrez, en tout cas, de vous-même, ce que vous voulez montrer, non ce que vous devriez montrer.

Cet écrivain français raffiné, qui ouvrit toute grande à l’humanité la porte de la beauté, et suscita dans les têtes vides l’idée d’un concours pour la couronne de la beauté, c’est (Maurice de Waleffe). Cette idée lui vint un jour qu’il plaisantait, ou une nuit qu’il se divertissait, et il en parla à un ami ou deux, puis à un collègue ou deux, puis à la rédaction du journal. Le matin n’était pas encore levé que l’idée avait déjà empli Paris; le soir n’était pas encore tombé qu’elle avait empli la France; le lendemain n’était pas encore venu qu’elle avait empli l’Europe; et quelques jours à peine s’étaient écoulés qu’elle avait empli la terre entière, et s’était emparée de toutes les têtes.

Et voici une autre des sources matérielles du pouvoir de Sa Majesté la Presse: elle voit une opinion, et voilà qu’elle se trouve devant tous les hommes, ou devant de vastes multitudes d’entre eux, en un seul et même instant, ou en des instants très rapprochés, entourée de toutes les séductions, de toutes les tentations, de tous les stimulants de l’intérêt; si bien que les gens se rencontrent, ayant lu le journal, et se demandent: «Et que penses-tu de cette idée curieuse et charmante?»—l’idée de Maurice de Waleffe pour ce concours, auquel les jeunes filles seront invitées à montrer toute la beauté accomplie et le charme ravissant qu’elles possèdent. Puis les échos de l’invitation reviennent, de Paris, de France, d’Europe, des confins de la terre, jusqu’au journal; et voilà que l’idée a de la valeur; et voilà que le premier essai se prépare puis s’accomplit; et voilà que la beauté a une reine en France; et voilà que les autres pays suivent la voie de la France; et voilà que chaque pays a sa propre reine de beauté; et voilà que le concours devient européen entre ces Majestés nationales; et voilà que l’Europe a une reine, puis le monde entier a une reine. Et voilà qu’un ordre nouveau s’est établi; et voilà que la démocratie extrême, et le socialisme doctrinaire, et l’aristocratie

modérée, et l'autocratie excédante... tous ces systèmes divers et si éloignés les uns des autres se sont accordés pour se soumettre à la souveraineté de la beauté.

Mais la souveraineté de la beauté—bien qu'elle ait emprunté les titres de la royauté, et se soit entourée de toutes les couleurs de la puissance et de toutes les formes du faste—est faible, chétive, tiède, de courte portée, telle la beauté elle-même. C'est une royauté, mais qui ressemble davantage à une république—et quelle république? Elle ressemble aux républiques anciennes, aux républiques de Grèce et de Rome, où le pouvoir ne demeurerait jamais entre les mains de sa détentrice plus d'une seule année. C'est une royauté, mais qui ne se transmet pas par héritage, et ne s'acquiert que par élection—et quelle élection!! Une élection étroite, limitée, souvent influencée par des motifs et des circonstances politiques—si bien que la couronne de beauté devrait, par équité, se partager entre les nations, se transmettant tour à tour de l'une à l'autre: la France la remporte, puis la transmet à la Belgique, et celle-ci la transmet à la Hollande, et ainsi de suite, jusqu'à ce que chaque nation ait sa part de cette souveraineté mondiale et innocente.

Innocente? Voilà qui mérite examen! C'est en effet une souveraineté innocente, au regard des nations, des régions, des villes et des villages; mais son innocence est, à bien des égards, exposée au doute et au danger. Car cette royauté passagère et si vite évanouie joue avec les têtes des reines elles-mêmes, et de leurs familles; et il est dans la nature de la royauté de jouer avec les têtes des hommes, à moins qu'elle ne repose sur une constitution saine et solide—et la royauté de la beauté n'a nulle constitution. Et la royauté de la beauté ne joue pas seulement avec les têtes des reines; elle joue aussi avec les têtes d'un grand nombre de ses sujets—jeunes gens et vieillards, propriétaires de théâtres, de dancings et de cinémas. Et, de plus, la royauté de la beauté est fort éloquente dans ce jeu: elle fait courir la plume des écrivains dans les journaux, délie la langue des dames dans les salons, et ajoute, en tout cela, au vertige et au trouble général des esprits. Aussi, à peine une reine monte-t-elle sur le trône de la beauté que son sort, une fois déposée—que Dieu me pardonne, une fois qu'elle se retire—devient chose fort incertaine; et il est très probable, en effet, qu'elle soit destinée à quelque maison de plaisir, ou quelque club de danse, ou quelque cinéma, ou à tout cela à la fois. La royauté de la beauté a donc besoin d'une constitution, qui garantisse à la reine que son ascension au trône ne devienne pas le moyen de son propre avilissement.

Il est cependant un autre aspect de ce jeu que la royauté de la beauté mène avec les esprits, qui mérite d'être relevé: les reines de beauté en viennent généralement à croire à leur propre royauté, et à se persuader qu'elles sont vraiment reines; et les foules, souvent, en viennent à croire à cette royauté pour leur compte, si bien que la plaisanterie devient sérieuse, et le jeu une réalité incontestée. Et de ce sérieux soudain, et de cette réalité supplémentaire et minutée—qu'Einstein n'a pas encore songé à considérer—naît une certaine teinte de vie, qui suscite ces sourires hésitants dont j'ai parlé au début de cet article.

Considérez la Reine de Beauté qui a honoré l'Égypte de sa visite ces derniers jours. À peine avait-elle résolu cette visite que la nouvelle la devança, et nous en frémîmes, et ressentîmes quelque chose d'une joie sans bornes; et Sa Majesté la Presse fit gracieusement son devoir envers sa consœur en royauté, annonçant la visite et diffusant l'invitation comme il se devait. Puis la Reine de Beauté arriva, et Sa Belle Majesté n'eut d'autre choix que de prendre le thé chez Sa Majesté l'Éloquente et Disserte, et la maison d'al-Jihad devint le lieu de rencontre des deux reines, à la table de mon ami Tawfiq Diyab. Et les deux reines—la Reine de Beauté et la Reine de la Parole—accordèrent gracieusement une précieuse et abondante faveur à un groupe de sujets dévoués et fascinés, et je fus de ceux que cette faveur toucha. Mais une autre reine—lourde et détestée—étend son règne impie sur les hommes en hiver: c'est Sa Majesté haïe la Grippe; et c'est elle qui s'interposa entre moi et la jouissance de cette faveur sublime de Sa Belle Majesté et de Sa Majesté Éloquente. Et combien j'en fus désolé—combien j'en fus profondément désolé!

La Reine de Beauté est aussi charmante qu'elle doit l'être: à peine arrivée en Égypte, elle s'acquitta d'une série de devoirs que lui imposent la majesté de la royauté et la grâce de la beauté. Elle inscrivit son nom en son haut palais royal, puis, en second lieu, rendit visite au président du Conseil. Ayant fini avec le pouvoir exécutif, elle se tourna gracieusement vers le pouvoir législatif, et rendit visite au Parlement, où les représentants de la nation s'acquittèrent de leur devoir devant Sa Majesté de la plus belle manière qui fût.

À peine Sa Majesté eut-elle fini avec l'Égypte officielle qu'elle tourna gracieusement ses pensées vers l'Égypte de l'opposition—car la royauté se tient au-dessus des partis—et rendit gracieusement visite à Son Excellence le président du Wafd égyptien. Puis elle songea à l'Égypte qui

ne s'occupe pas de politique, mais de réforme sociale et économique, et rendit gracieusement visite à Madame la Présidente de l'Union féminine, visita le siège de l'Union où elle assista à une représentation, et visita les maisons de l'industrie et du commerce—s'acquittant, tout au long de ces visites, de ce qui était dû à chacun, avec toute la beauté, le charme, la courtoisie, la grâce et la légèreté d'esprit qui sont sa nature même.

Et voici qu'une autre Majesté officielle honore l'Égypte—Sa Majesté italienne—si bien que le discours sur la beauté doit céder la place au discours de la politique. Or ce journal n'a rien à voir avec la politique, ni peu ni beaucoup; qu'il se contente donc de souhaiter, sincèrement et de tout cœur, la bienvenue à Leurs Majestés italiennes, puis qu'il revienne à la Reine de Beauté, lui souhaitant tout le succès après son règne, comme elle en eut pendant son règne, et qu'il se tourne enfin vers l'estimé lecteur, à qui nous conseillons de lire une pièce splendide composée par les deux auteurs français Georges Berr et Louis Verneuil, dont le sujet est une reine de beauté, et dont le titre est Miss France; le lecteur y trouvera, en tout cas, sérieux et plaisanterie, humour et franchise, et un plaisir puissant par-dessus tout.